

MATTHIEU CHAIGNE

La fabrique des solitaires



LA FABRIQUE DES SOLITAIRES

La collection *Prémices*
est dirigée par Jérémie Peltier

Série *Suspension*

Dans la même série :

Eva Bester, *Une époque mélancolique*
Pierre Brémond, *Brèves de sport*
Jonathan Curiel, *La société hystérisée*
Adrien Dubrasquet,
Le véganisme, une idéologie du XXI^e siècle
Nicolas Goarant, *Le sommeil malmené*
Thierry Keller, Arnaud Zegierman,
Entre déclin et grandeur
Smain Laacher, *Ça me pèse*
Raphaël LLorca, *La marque Macron*
David Medioni, *Être en train*
David Medioni, *Éloge de la séduction*
Alexandra Profizi, *Le temps de l'ironie*
Laurent-David Samama, *Éloge de la défaite*
Laurent-David Samama, *Footporn*

© Éditions de l'Aube, 2022
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4699-5

Matthieu Chaigne

La fabrique des solitaires

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

La France en face, Éditions du Rocher, 2017

Tous mes remerciements à Chloé pour son soutien constant tout au long de ce projet, aux éditions de l'Aube, et en particulier Manon Viard et Jérémie Peltier pour leur confiance, à mes relecteurs : Théo Baland et Anne-Lucie Chaigne Oudin pour leurs remarques pertinentes, aux Français qui ont accepté de témoigner dans ce livre, à mes collègues de la BVA Nudge Unit, à mes parents.

Introduction

Elle est là, partout autour de nous. Et pourtant la solitude demeure taboue. Comme si elle était condamnée au silence, et avec elle les millions de gens qui la vivaient. Comme s'il était indécent de briser le mythe d'une société que l'on a vendue toujours plus connectée. Et puis, ces derniers mois, le voile pudique de la solitude s'est déchiré. Au cœur d'un pays covidé, elle s'est invitée dans tous les foyers. La solitude française a tombé le masque.

Elle est désormais le visage poignant des 600 000 résidents d'Ehpad, déjà reclus depuis de longues années loin du cœur de la cité, et que le confinement a soudain fait exister. Elle est le portrait désœuvré d'étudiants sans amphi, ni sorties, perdus dans des chambres exiguës à un âge où la terre devrait être la seule frontière. Elle a les traits de millions de Français, éloignés de leurs proches par de rigides attestations de sorties, privés de Noël par un écouvillon qui n'a de positif que le nom, connectés à des collègues aux voix lointaines et aux traits pixellisés, asséchés par une vie sous couvre-feu et qui découvrent soudain leur nudité : sans les autres, nous sommes amputés. Loin des autres, l'ennui guette, le cœur se fane.

Les chiffres confirment l'ampleur du tsunami solitaire. 38 % des Français expliquent avoir été davantage seuls¹ durant ces années de pandémie. En 2020, presque un Français sur cinq (18 %) déclarait se sentir « toujours » ou « souvent » seul². « Un sentiment général de vide³ » a rempli de spleen le cœur de 27 % de nos compatriotes.

Une vague qui vient de loin

Mais le Covid-19 n'est que l'arbre cachant la forêt française et solitaire. L'idée d'une épidémie sporadique qui refluerait avec le virus est un leurre. Nos solitaires covidés sont l'acmé d'un phénomène exponentiel qui submerge nos sociétés. L'isolement vient de loin. Il est confirmé par des critères objectivés et constitue probablement un des faits majeurs de notre époque : le mythe d'émancipation a accouché d'une galaxie d'individus poussières.

Où que l'on regarde, partout les données disent la même réalité.

Depuis dix ans, au diapason d'un sentiment de solitude forcément subjectif, on constate effectivement une augmentation de l'isolement objectif. En 2021, un français sur quatre est en situation objective d'isolement⁴. Ce dernier caractérise des individus qui ne « rencontrent et passent du temps que très rarement, voire jamais, avec d'autres

1. « Global perceptions of the Impact of Covid-19 », Ipsos, février 2021.

2. « Les Français et la solitude », Baromètre Ifop pour l'association Astrée, décembre 2020.

3. *Ibid.*

4. « Les solitudes en France, édition 2021 », Crédoc pour la Fondation de France, novembre 2021.

personnes », quel que soit le réseau considéré : amical, de voisinage, familial (hors foyer), professionnel ou associatif. Si l'évolution est spectaculaire depuis le début de la pandémie, la progression de la solitude constitue un phénomène continu depuis dix ans. À bas bruit, nous sommes passés de 9 % à 14 % de la population touchée en janvier 2020, soit avant le début des restrictions sanitaires ; et, au passage, ce sont toutes nos idées reçues qui volent en éclats.

L'isolement ne touche pas que les catégories modestes comme on a pu le penser pendant longtemps. Le prisme social a souvent servi de grille d'analyse exclusive. Les contraintes financières, les intérieurs exigus ne permettant pas de recevoir du monde chez soi, les loisirs rabotés faute de moyens sont certes des facteurs explicatifs, mais ils ne suffisent pas à comprendre l'ampleur d'une vague qui n'épargne personne. Le niveau de vie ne protège plus de la solitude. En 2016, seuls 6 % de hauts revenus étaient en situation d'isolement. En janvier 2020, le chiffre a presque doublé, atteignant 11 %. De même, les classes moyennes ont vu le nombre de personnes isolées passer de 10 % en 2016 à 14 % en 2019 puis 15 % en janvier 2020¹. Et si les classes modestes sont encore surreprésentées, l'écart ne cesse de fondre avec les professions intermédiaires et les cadres².

Seconde idée reçue en train de tomber : l'âge. Bien sûr, parmi les aînés, le taux d'isolement est particulièrement élevé. Fin 2021, une enquête du CSA pour les Petits Frères des pauvres révèle que 530 000 personnes âgées de plus de

1. *Ibid.*

2. Élodie Alberola, Isa Aldeghi et Jörg Müller, « Les modes de vie des ménages vivant avec moins que le budget de référence », *Cahier de recherche du Crédoc*, n°331, 2016.

soixante ans sont en situation de mort sociale, soit une augmentation de 77 % en l'espace de quatre ans. Mais les tranches d'âges plus jeunes et jusque-là peu affectées par la solitude connaissent elles aussi un bond spectaculaire : en 2010, le chiffre de l'isolement des 18-30 ans était de 2 %. Il a progressivement augmenté lors de la décennie pour atteindre 13 % en janvier 2020¹ avant d'exploser depuis le début de la pandémie : en 2021, 21 % des jeunes se retrouvent en situation objective d'isolement, ne passant jamais ou que très rarement de temps avec leur famille, des amis, des collègues, des voisins ou des membres d'une même association.

Enfin, les différentes études convergent désormais : l'herbe n'est pas plus verte ailleurs. Citoyens des villes et citoyens des champs, même combat. Le grouillement des grandes agglomérations, pas plus que les « communautés villageoises » idéalisées ne sont la promesse de lien social. Phénomène désormais massif et qui continue de s'étendre, la solitude est peut-être le trait le plus partagé par les Français.

La solitude, angle mort de nos sociétés

Alors que d'autres pays – le Royaume-Uni ou le Japon – ont décidé de prendre le taureau par les cornes en nommant très officiellement un ministre de la Solitude, notre pays détourne le regard et relègue le phénomène dans le champ de la vie privée.

1. « Les solitudes en France, édition 2020 », Crédoc pour la Fondation de France, décembre 2020.

Bien sûr, la solitude recèle une dimension profondément intime où s'entremêlent le hasard et les accidents de vie¹, la personnalité de chacun, la biologie aussi. La génétique constituerait ainsi, selon certaines données, un facteur explicatif dans près de la moitié des cas².

Face aux chocs de l'existence, nous ne sommes pas tous égaux. Face à la solitude – et à la spirale dans laquelle elle peut nous enfermer – non plus. Un constat que l'expérimentation grandeur nature des confinements a révélé. Entraînant dépréciation de soi ou déprime chez certains, les moments en solo ont constitué pour d'autres une pause aussi appréciée qu'apaisée.

Enfin, cette solitude n'est pas forcément subie. Certains en font délibérément le choix. Parmi tous les entretiens réalisés auprès de Français, nous avons aussi rencontré des solitaires heureux. Ils ont succombé à la tentation de Venise et opéré un repli assumé. Parce que l'autre parfois déçoit, parce qu'il nous renvoie à nos propres choix, parce qu'échanger avec autrui charrie aussi son lot d'incompréhensions, le retrait peut apparaître comme la meilleure option. 56 % des Français avouent d'ailleurs rechercher parfois la solitude quand un Français sur trois fait tout pour l'éviter³.

1. R. O.Hansson, S. R. Briggs et B. L. Rule, « Old age and unemployment : Predictors of perceived control, depression, and loneliness », *Journal of Applied Gerontology*, 1990.

2. D. Boomsma, G. Willemsen, C. Dolan, L. Hawkley et J. Cacioppo, « Genetic and environmental contributions to loneliness in adults: The Netherlands twin register study », *Behavior Genetics*, 2005.

3. « Les Français et la solitude », 2020, enquête citée.

Phénomène aux différentes facettes, rarement choisi, parfois subjectif et toujours intime, la solitude a été remise à un peu facilement dans le champ de la sphère personnelle.

Et pourtant, la solitude est un sujet éminemment politique.

Mieux l'appréhender conditionne autant notre santé individuelle que celle de notre société.

Notre santé individuelle d'abord est en jeu. Être entouré protège de maladies, comme les troubles cardiovasculaires¹, mais aussi le diabète ou Alzheimer²... : le lien entre les maux du corps et de l'esprit est largement étayé. La qualité des relations sociales fait des miracles, multiplie les chances de survie après une hospitalisation et contribue plus largement à la bonne santé générale des patients selon les conclusions de publications toujours plus nombreuses sur le sujet.

Notre santé collective est aussi en question. Quand 24 % de la population est objectivement isolée, quand 59 % de nos compatriotes déclarent « n'appartenir à aucune communauté³ », c'est l'ensemble de notre corps social qui menace de se démantibuler.

La bonne nouvelle, c'est que nous avons les clés pour changer la donne. Car cette situation actuelle résulte aussi de choix collectifs, et donc réversible.

1. Nicole K Valtorta, Mona Kanaan, Simon Gilbody, Sara Ronzi et Barbara Hanratty, « Loneliness and social isolation as risk factors for coronary heart disease and stroke: systematic review and meta-analysis of longitudinal observational studies », Université de York, 2015.

2. Dr V. Lefebvre des Noëttes, *Que faire face à Alzheimer ? Gagner des années de vie meilleure*, Paris, Le Rocher, 2019.

3. « Fractures françaises », Ipsos pour la Fondation Jean-Jaurès, Institut Montaigne Sciences-Po et *Le Monde*, janvier 2021.

Nous avons collectivement fabriqué la solitude

Notre époque a façonné une juxtaposition d'individus réduits à l'état de poussière. L'individu poussière a été cantonné à ses fonctions de consommateur dans une société contaminée par les normes du marché. C'est un travailleur nomade qui voit les liens aux autres progressivement coupés. C'est un citoyen relégué toujours plus haut dans des tours sans âme, toujours plus loin dans un *no man's land* sans racines. C'est un homme-sandwich dont le cerveau a été hacké par les réseaux qui n'ont plus de sociaux que le nom. L'individu poussière n'a plus d'existence. Connecté en permanence mais coupé des autres, libre de tout, mais invisible aux yeux de la société, il a été réduit à l'état de néant.

Les limites de ce monde des loups solitaires nous éclatent aujourd'hui à la figure.

La loi du marché, prisme exclusif des comportements, a accouché d'une suspicion généralisée. La défiance gagne face à celui qu'on ne connaît pas et dont les intérêts seraient forcément contraires aux nôtres. À l'infini, les sécessions sociales, géographiques, générationnelles, numériques subdivisent les individus en millions de grains de poussière qui ne partagent plus le même territoire, ni la même vérité. Nous sommes entrés dans un monde de réalités parallèles qui plus jamais ne se croisent. 73 % de nos concitoyens en sont d'ailleurs convaincus : la société est en train de se déliter¹.

1. « Réaction des Français à la publication de la tribune des militaires sur le site de *Valeurs actuelles* », Harris Interactive pour LCI, avril 2021.

La galaxie d'individus poussières est sortie de son orbite. Elle est le stade final après la phase d'« archipelisation¹ ». L'individu a largué les amarres. Seul un Français sur trois pense que ce qui rassemble les Français est plus fort que ce qui les divise².

Et si nous avons oublié l'essentiel? L'être humain est d'abord un animal social. Il est né pour vivre, aimer, se donner dans une communauté d'existence et de valeurs partagées. L'individu émancipé dans un monde liquide et sans attaches est une vue de l'esprit. Il a besoin des autres pour survivre, développer son langage, être heureux³, acquérir une identité. Même physiquement éloigné, on n'est pas seul quand on appartient à un ensemble plus grand que soi, quand on existe aux yeux des autres.

C'est aussi dans cet appel vital à l'autre qu'il faut aussi lire les contre-sociétés qui prolifèrent, les ronds-points en colère. Ils disent autant le symptôme d'une désintégration que la quête de lien. Ils révèlent l'échec d'une France qui ne sait plus comment agréger les siens, mais aussi l'aspiration à communier ensemble. Sur les barricades de fortune et les ronds-points des Gilets jaunes, l'envie d'en découdre s'entremêlait avec celle de faire corps.

1. Jérôme Fourquet, *L'Archipel Français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.

2. « Baromètre des territoires », Elabe pour SNCF, 2021.

3. « Good genes are nice, but joy is better », *The Harvard Gazette*, 11 avril 2017.

L'espérance est immense

Tout au long de ce chemin sur les routes du lien, nous avons échangé avec des femmes et des hommes, qui se sont livrés sans fard. Nous avons croisé les données quantitatives issues de nombreuses enquêtes avec des Verbatim et des interviews principalement réalisés parmi la communauté « BVA POP ». Plus d'une trentaine d'entretiens ont été réalisés avec des Français de toutes origines. Qu'ils soient sincèrement remerciés ici pour la disponibilité et l'authenticité dont ils ont fait preuve. Défilent des histoires dignes, celles des cols-bleus et cols blancs menacés par le même phénomène d'effacement, celles de débranchés du numérique, de mères célibataires et de célibataires tout court qui racontent leur quotidien.

Pourtant, au cœur ces histoires parfois arides, l'espoir revient sans cesse. Dans les interstices du tout marchand, entre les silos d'entreprises sur-processées, sous les dalles des villes bétonnées, se fait jour une envie sourde et puissante de renouer. L'envie d'être et d'aimer, le souci d'équité et l'esprit de solidarité sont constitutifs de l'ADN humain : ils sont notre plus grand motif d'espérer.

Une espérance qui se construit.

Et nous avons désormais la notice. Au cœur de cet ouvrage, les sciences comportementales nous offriront des clés pour mieux faire société. L'apport de cette science en plein essor qui combine les expertises de neuroscientifiques, psychologues, sociologues ou bien encore économistes, révèle d'un œil nouveau les biais humains et le besoin vital de connexion. Daniel Kahneman, Prix Nobel d'économie en 2002, Richard Thaler, Prix Nobel en 2017, Matthew Lieberman et tant d'autres spécialistes des sciences

comportementales et du *nudge* nous accompagneront tout au long de ce cheminement.

Un éclairage indispensable pour comprendre, mais aussi imaginer nos liens futurs. Recréer des lieux de partage au cœur des villes, concevoir une « citoyenneté d'engagement », revivifier des rites qui fondent la fraternité, fédérer des sociétés « *family friendly* »... : des millions de ponts sont expérimentés ou à inventer.

Il n'y a pas de fatalité.

Ce monde solitaire que nous avons créé ne sera qu'une parenthèse. Grâce à l'autre, l'individu poussière peut renaître de ses cendres.

Ensemble, plongeons sans crainte dans les entrailles de la fabrique des solitaires, première étape d'une solidarité qui a tout pour se déployer.

I
LA FABRIQUE DES SOLITAIRES

1

La main introuvable

Et si la vague solitaire venait de loin ?

À la société d'ordre et de services de l'Ancien Régime s'est substituée une nouvelle classification fondée sur la richesse. Pour grimper dans la hiérarchie, les individus méritants adoptent les règles implicites de l'*Homo œconomicus*. L'individu rationnel, utilitariste et dédié à ses profits, est érigé en modèle. Or, à mesure que la loi du marché s'étend, le lien entre les gens se distend. Comment faire confiance dans une société où l'autre serait forcément orienté par la défense de ses seuls intérêts ?

De la loi du marché au chacun pour soi

Une date scellera peut-être la prise de conscience. Mars 2020 : la sentence est prononcée en plus haut lieu, par celui qui incarnait le libre marché. Visage déconfit, Emmanuel Macron assène à la télévision : « Certains biens et services doivent être placés en dehors de la loi du marché. » Un tsunami sanitaire vient de s'abattre sur le pays, balayant brutalement les dernières certitudes de la main invisible. On avait vendu à des Français méfiants les bienfaits de la

concurrence, les atouts d'un modèle fondé sur l'offre et la demande. Ses limites sont béantes. Pénuries de masques, tests introuvables, médicaments au bord de la rupture, alimentation en tension, guerre des vaccins : en ces terribles mois de 2020, partout les chaînes d'approvisionnement cèdent. Autour des cadavres d'un pays vacillant, les marchands sans vergogne s'en donnent à cœur joie.

Sur les tarmacs, les prix des précieux tissus bleus s'envolent. En avril 2020, la culbute peut avoisiner cinquante fois les prix habituels. Les histoires les plus folles circulent. On raconte ces ventes aux enchères sauvages au cul des avions. On bruisse de ces guerres larvées entre services secrets pour faire main basse sur les stocks disponibles. Pays, villes, entreprises : le monde entier se met soudain en quête du graal. La France est pieds et poings liés.

L'alimentation non plus n'est pas épargnée. En mars 2020, à l'annonce du confinement, des rayons entiers sont dévalisés par des Français qui surstockent. Un vent d'inquiétude saisit les distributeurs français. Malgré des appels à la raison et des chaînes d'approvisionnement solides, certains consommateurs perdent tout sens de la mesure. Conséquence : les étals de pâte ou de papier toilette font grise mine. Un paradoxe, les Français s'alignent alors comme jamais sur la dure loi du marché qu'ils n'ont jamais autant réprouvée. Entre-temps, les prix s'envolent. Une étude d'UFC-Que choisir confirme les ressentis : durant le confinement du printemps 2020, le panier moyen des fruits et légumes augmente par exemple de 6 % à 12 % selon les catégories. Dans la high-tech, aussi, les prix s'envolent : entre 4 % et 23 % d'augmentation sont constatés¹.

1. Observatoire de la consommation, UFC-Que choisir, avril 2020.

Des Français qui font la razzia sur des produits vitaux, des prix qui grimpent, des pénuries de masques..., le système fondé sur l'équilibre entre l'offre et la demande révèle tout à coup ses limites. Et confirme aux yeux des Français que la loi du marché est d'abord celle du chacun pour soi.

Darwin a pris le pouvoir

Entre nos compatriotes et l'économie de marché, le divorce était déjà largement consommé.

Si, en 2020, la critique du libéralisme atteint un point haut, celui-ci n'étant jugé positivement que par 22 % de nos compatriotes¹, le désamour n'est pas fondamentalement nouveau. Déjà en 2019, une enquête² révélait que, pour 73 % des Français, la société avait besoin d'un modèle alternatif au libéralisme. En germe depuis longtemps, les critiques ont seulement été réactivées à la faveur de l'épidémie.

Aux yeux des citoyens, le libéralisme et la mondialisation qu'elle a enfantée ont ouvert la porte à une guerre du tous contre tous. Les Français ont alors éprouvé toutes les secousses sociales d'un individualisme ultime. Un individualisme dogmatique qui prône le laisser-faire et ouvre les frontières sans protéger ceux qui se trouvent juste derrière. Un individualisme déloyal qui place travailleurs nationaux et étrangers en concurrence sauvage. Un individualisme total qui ferait de chacun un ennemi en puissance.

Les Français sont convaincus que l'obsession mercantile a pris le pouvoir. L'autre n'est plus regardé qu'à travers le prisme soupçonneux de celui qui veut imposer ses intérêts.

1. « La grande émission des européens », Ipsos, avril 2020.

2. Enquête Ifop pour Sputnik, octobre 2019.

Plus d'un tiers des Français sont d'accord pour dire « que la plupart des gens cherchent à tirer profit de vous¹ » : pour 17 millions de compatriotes, nos concitoyens seraient d'abord des opportunistes cherchant à défendre leurs intérêts sur le dos des autres. Un point de vue conforté par une autre conviction plus profonde : l'absence perçue de valeurs communes. Un institut d'études a demandé : « Qu'est-ce les Français ont en commun?² » : selon un tiers de nos compatriotes, rien. Nous n'aurions plus rien en commun. Il s'agit là d'un des plus mauvais chiffres de l'Union européenne. Dans une France sans valeurs, la loi de la jungle semble avoir pris le relais. Alors, la défensive est de mise : pour 77 % de nos compatriotes « on n'est jamais assez prudent quand on a affaire aux autres³ ». Une ère du soupçon qui se nourrit des multiples faits divers et arnaques allègrement relayés par les médias et sites en ligne. *Phishing* sur Internet, abus sur les primes d'isolation, produits financiers véreux, tentative de piratage des comptes, commandes frauduleuses, numéros surtaxés, escroqueries à répétition sur les sites de petites annonces..., sur la seule année 2020, les arnaques auraient encore augmenté de 15 %. Elles nourrissent cette crainte : nos intérêts seraient forcément contraires. Désormais, l'argent est vu comme le moteur exclusif des gens. Et nulle profession ne semble épargnée : les journalistes ? Corrompus pour 54 % des Français⁴. Les experts ? Corrompus pour 61 % des compatriotes⁵. Juges,

-
1. « Fractures françaises », Ipsos, Sopra Steria, septembre 2021.
 2. Eurobaromètre, Kantar Sofres, 2014.
 3. « Fractures françaises », *op. cit.*
 4. « La perception de la corruption en France », Harris interactive pour Transparency international France, 2019.
 5. *Ibid.*

fonctionnaires, assureurs, industriels, restaurateurs..., le soupçon n'épargne personne.

C'est la monnaie qui dirige le monde. Désormais chaque crise est lue à travers cette grille de lecture, et la pandémie nous en offre une belle illustration. Un virus inconnu qui met le monde à genoux, une hydroxychloroquine qui n'est pas homologuée, des vaccins qui peinent à être livrés... chaque fois, sur les réseaux sociaux, le même réflexe pavlovien, la même question rhétorique: à qui profite le crime? Qu'il s'appelle la Chine, Bill Gates ou la « *big pharma* », un intérêt financier occulte seraient forcément à l'œuvre. C'est simple et d'une certaine façon si rassurant: il y aurait donc une explication rationnelle derrière le chaos qui dépasse l'entendement.

Changer ou disparaître

Dans cette guerre de tous contre tous, le soupçon de cupidité n'est pas le seul mur dressé entre les gens. Une autre menace plane: celle de rester sur le bas-côté.

La compétition acharnée induite par le marché force l'individu à courir un marathon sans ligne d'arrivée. Sans cesse, il faut lutter contre l'obsolescence programmée, se réinventer, aller plus vite que les tigres et autres dragons qui finiront toujours par nous rattraper, ces derniers produisant à la fois mieux et moins cher.

Cette injonction perpétuelle au changement est une épée de Damoclès. Elle fait peser un risque constant: être mis de côté. C'est l'employé qui doit apprendre chaque jour des nouvelles façons de travailler, se familiariser avec des nouveaux logiciels. C'est l'ouvrier, muni d'ordinateurs portatifs, qui est sommé de faire vivre la promesse de

l'usine 4.0, grâce au « *Lean management* ». C'est le cadre qui doit s'appropriier la *data* agitée comme un mantra par un n+1 ne sachant pas davantage de quoi il en retourne. Au cœur de ce monde mouvant, il faut suivre le rythme exponentiel des découvertes technologiques¹. Dans ce contexte, jamais la peur de l'exclusion n'a été aussi élevée. 57 % des Français craignent de basculer dans la précarité. C'est 3 points de plus qu'en 2019 et 12 points de plus qu'en 2007².

Cette course effrénée va également entraîner un second phénomène : le retrait volontaire de tous ceux qui refusent ce diktat de la performance, tous ceux qui ont le sentiment de ne pas être au niveau, tous ceux qui craignent d'échouer. Dans une société où il faut en permanence être en marche, passer des étapes, progresser (dans sa vie professionnelle ou personnelle), le surplace est très mal vécu par ceux qui le ressentent. Et pousse parfois à se couper des autres. « Je suis arrivé à un stade où je devrais être autonome. Je suis un peu hors-jeu. Les amis de mon âge, ils ont un logement, des études, ils sont à l'université. C'est assez difficile », explique Romain, vingt et un ans, au chômage³. Dans la même veine, Clément, vingt-neuf ans et diplômé du supérieur, témoigne dans la même enquête⁴ :

1. Thomas L. Friedman, *Thank you for being late*, New York, Farrar, Straus et Giroux, 2016.

2. « Le baromètre de la pauvreté », Ipsos / Secours populaire, septembre 2020.

3. « Jeune et sans amis, quand la solitude frappe les 15-30 ans », Fondation de France, 2017.

4. *Ibid.*

« Je n'arrive pas à répondre au téléphone. Je ne saurais pas quoi dire. [...] Il y a des gens avec qui je m'entendais bien, mais je me sens loin, décalé [...] il faudrait peut-être que je reprenne contact, j'ai disparu depuis cinq ou six ans. Mais je suis embarrassé de dire que je n'ai pas avancé dans ma vie. J'ai du mal vis-à-vis de ça. »

Lancé à pleine vitesse, le train fou de la performance débarque ceux qui ne peuvent pas – ou ne veulent pas – suivre le rythme. À qui la faute ? Le libre-échange se serait imposé contre la volonté du peuple ? Une lecture simpliste. L'attrait pour le « tout marché » s'est réalisé avec l'aval de citoyens qui se sont totalement appropriés cette grille de lecture marchande.

Un citoyen contaminé par le « tout marché »

Dan Ariely, professeur à la Duke University aux États-Unis, est l'un des plus grands spécialistes des sciences comportementales. Il résume les deux grandes normes qui régissent la société : les normes sociales, d'une part, et la norme du marché, d'autre part. Les normes sociales sont « celles qui nous confèrent un bien-être sans contrepartie. Je vais aider une dame dans la rue, tenir la porte pour quelqu'un ». À l'inverse, les normes du marché ont trait de façon plus rationnelle à un rapport coût-bénéfice.

Normes du marché et normes sociales peuvent cohabiter dans notre journée. Prenons l'exemple d'un avocat : le lundi matin, ce dernier consacre gratuitement un peu de son temps en mettant ses compétences au service d'une association, puis file l'après-midi à son cabinet et exige d'être facturé plusieurs milliers d'euros l'heure. Le matin, il agit en fonction de règles implicites qui excluent toute rémunération. L'après-midi, il négocie de façon intraitable pour que sa valeur soit facturée à son juste niveau. Ici, les deux normes

vivent côte à côte sans se mélanger. Le problème survient quand les normes du marché sont appliquées à ce qui était auparavant du seul registre de la norme sociale. Comme si l'avocat se mettait soudain en tête de facturer le travailleur précaire qui se présente à l'association pour solliciter un conseil. Absurde ? C'est pourtant exactement le chemin que notre société est en train d'emprunter. La marchandisation de la société s'est diffusée à vitesse grand V. Désormais, tout est marché. Tout se vend, tout s'achète.

Pour s'en convaincre, partons en vacances. Avec une contrainte : vous n'avez pas beaucoup d'argent à dépenser. Premier défi, vous rendre sur la Côte d'Azur. Vous envisagiez de faire de l'auto-stop ? C'est aujourd'hui mission quasi impossible. Et pas seulement en raison de nouveaux impératifs sécuritaires ou sanitaires. La disparition de ce mode de transport gratuit porte un nom en vogue : le covoiturage. Avec Blablacar, désormais, chaque kilomètre a un prix. Poursuivons le périple. Vous souhaitez dormir gratuitement chez l'habitant ? Il était encore une période pas si lointaine où il était possible de frapper à la porte des maisons et tenter de dormir chez l'habitant. Maintenant, avec Airbnb, chaque matelas est « pricé ». Nous pourrions décliner les exemples à l'infini. Location de bateaux entre particuliers, « après-midi piscine » chez un voisin : tout désormais se monnaie. Insidieusement, les notions de générosité, de gratuité disparaissent. Airbnb, click & boat, Swimmy... nous ont fait adopter la matrice de l'offre et de la demande.

Dans la France du Bon Coin, la grande braderie n'est plus cantonnée à la friperie ou la brocanterie. Aujourd'hui, même les petits services sont désormais cotés. Needhelp, Allo voisins... Sur ces nouvelles plates-formes, les coups de

main rendus gracieusement par vos proches ou vos voisins ont un coût. Déménagement, jardinage, bricolage, lavage de véhicule, courses à domicile..., il y en a pour tous les besoins, à tous les prix. Le système D peu à peu disparaît, une norme marchande s'impose. Le créneau des services entre voisins n'est pas le seul à intéresser les plates-formes de mise en relation. On peut même s'acheter un ami. L'amitié n'a pas de prix ? Dans certains pays, elle coûte très cher. C'est le cas au Japon où un marché aussi luxueux que lucratif a vu le jour. Via un site (Support One, Clients partners...), vous vous mettez en relation avec « votre meilleur ami » dont vous ignoriez l'existence quelques heures auparavant. Au programme, shopping, café, balade dans les rues de la ville, activités bien sous tous rapports..., pour quelques centaines d'euros, l'illusion sera parfaite. Un marché juteux qui pourrait bientôt faire des émules. En France, une entreprise s'est lancée sur le créneau. « *Book a friend* » (c'est son nom) entend « répondre à toutes les attentes dans le domaine des rencontres amicales ». Et son fondateur Gary Dorion revendique près de 3 000 inscrits.

Dans la grande foire au bétail numérique, les vêtements, les maisons, les bras, les amis, les services : tout se vend. C'est « le juste prix » à tous les étages. Une tendance qui n'épargne pas la sphère publique.

Au sein de l'administration aussi, la loi du marché s'est imposée. Écoles ou hôpitaux se sont convertis avec les limites que la crise liée au Covid-19 nous a révélées. Mais au-delà des institutions, c'est le citoyen lui-même qui a été réduit à sa fonction marchande. Illustration extrême de ce phénomène, la taxe est devenue l'outil obsessionnel du législateur pour régir notre société, reléguant au second plan toute notion de norme morale.